MAGAZINE Nº 686
12/2/1970

INCOGNITO, A L'ABRI DE LA POLITIQUE

LE FILS DU "SULTAN ROUGE" VIT A BEYROUTH

LE PRINCE ABED AVAIT QUATRE ANS QUAND SON PERE, LE SULTAN ABDUL-HAMID II, QU'UNE TRISTE RENOMMEE APPELAIT LE « SULTAN ROUGE », A PERDU LA DIRECTION DE L'EMPIRE OTTOMAN. MAIS CE N'ETAIT PAS ENCORE LA FIN DU REGIME. C'EST ATATURK QUI EPARPILLERA LA FAMILLE ROYALE AU LIBAN, EN EGYPTE ET EN FRANCE. APRES AVOIR LONGTEMPS VECU A PARIS, LE PRINCE ABED, LE BENJAMIN DES ENFANTS D'ABDUL-HAMID, SE TROUVE A BEYROUTH DEPUIS BIENTOT TROIS ANS. IL CELE SA PRESENCE AVEC LA PLUS GRANDE DISCRETION, ECHAPPANT AINSI AUX JOURNALISTES. MAIS LES REPORTERS D'OUSBOUH AL-ARABI ET DE MAGAZINE ONT REUSSI A LE SUIVRE A TRAVERS LES RUES DE LA CAPITALE.



PAR DENISE AMMOUN

LE FILS DU "SULTAN ROUGE"



La promenade beyrouthine du prince Abed est fort matinale.



Il s'arrête parfois, le temps, semble-t-il, de reprendre son souffle; pourtant la cigarette ne le quitte pas.

Le dernier fils du Sultan Rouge vit à Beyrouth, le fils d'Abdul-Hamid II, le fils de l'homme qui a fait trembler l'empire ottoman ! La nouvelle tient du prodige ou de l'invraisemblable. La nouvelle ferait la joie d'un metteur en scène en quête de sujet. Plutôt qu'Anastasia, cette princesse de théâtre, dernier souvenir de la Russie des Tsars, il serait en présence d'un prince authentique, descendant l'une lignée prestigieuse, héritier légitime d'un empire démembré.

LE PRINCE ABED, UN AIGLON SANS PRETENTIONS

Pour le rencontrer, pour s'attacher ensuite à ses pas, pour lui prendre à son insu (et contre son désir) une série de photos, les reporters d'Ousbouh Al-Arabi et de Magazine se sont transformés en limiers. Sans parapluie noir ni chapeau melon, sans moustaches prodigieuses ni chaussures à semelles spéciales, ils ont suivi le prince Abed à travers les rues de Beyrouth. Le long de cette poursuite silencieuse dans une capitale bruyante, le visage du prince Abed — benjamin des enfants d'Abdul-Hamid — se dessinait chaque jour avec plus de vigueur.

Etrange coïncidence, comme dans les romans, tout a commencé par un simple fait divers ; un incident poignant, pareil à ceux que rapportent souvent les rubriques socio-judiciaires des quotidiens. Rue Spears, un couple de vieillards, le Dr Abdel-Aziz Raafat et son épouse, a attiré l'attention du voisinage. Pendant plusieurs jours, aucun des deux vieux n'a quitté sa maison, dont portes et fenêtres demeuraient obstinément closes. Alarmés, les voisins signalent ce fait aux agents de la Sûreté du poste de Zokak el-Blatt. Les agents, eux, ont la possibilité de forcer la porte. Un spectacle déchirant s'offre alors aux regards : l'octogénaire et sa femme sont étendus sur le plancher du salon, inertes mais encore en vie. Ils n'ont pris aucun aliment depuis que le mari est tombé de faiblesse, de vieillesse, suivi de peu par Mme Raafat.

Transportés d'urgence à l'hôpital, soignés, arrachés à la mort, le Dr et Mme Raafat coulent aujourd'hui une existence paisible dans un asile de vieillards. Impotents, ayant perdu la mémoire, ils n'ont plus d'autre recours.

Cette histoire malheureuse, un cas social comme tant d'autres ? Certes non, quand on sait que le Dr Abdel-Aziz Raafat avait autrefois épousé la fille de Raafat pacha, un proche allié de la famille royale ottomane.

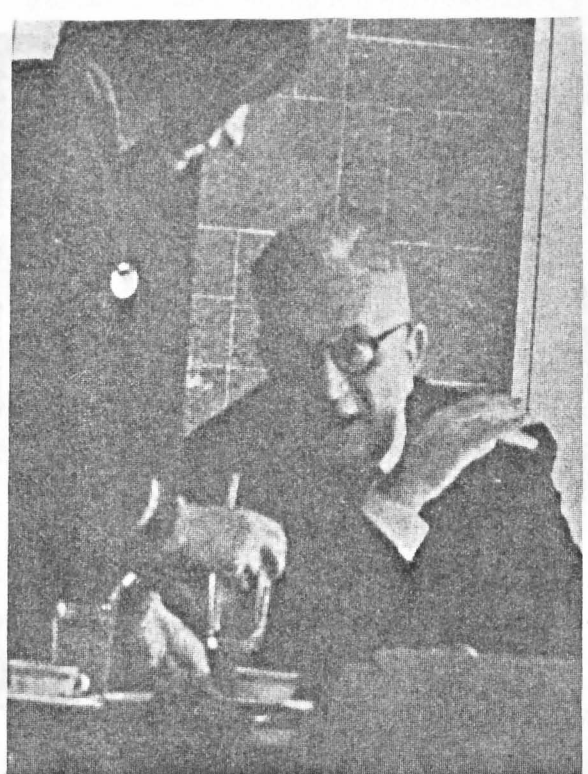
Une question impérieuse se pose dès lors : où sont, que sont devenus les descendants des sultans ottomans, ces princes dont l'empire a marqué l'histoire du monde ?

Frappés par la revanche du destin, exilés en 1924 sur l'ordre d'Ataturk, les membres de la famille royale et les nobles ont quitté la Turquie pour la France, l'Egypte ou le Liban... Mais près d'un demi-siècle plus tard, leurs traces sont-elles éteintes ? Près d'un demi-siècle plus tard, rêvent-ils encore de grandeur et de majesté ? A travers Beyrouth, nous menons notre enquête, avides d'informations, de certitudes. Des descendants de la famille ottomane — proches ou lointains — nous en trouverons. Mais soudain, un renseignement filtre, chuchoté, murmuré, incroyable! Le prince Abed, le benjamin d'Abdul-Hamid, qui avait sept filles et six garçons, vit à Beyrouth depuis bientôt trois ans. Il évite toute publicité, se plonge avec passion dans l'anonymat, ne cherche pas à reconquérir le trône de ses pères, et ne se remémore la puissance et la gloire de ses ancêtres que le soir, enfermé dans sa chambre, entouré d'images, de documents et de souvenirs. Aiglon sans prétentions, il ne recherche plus que l'oubli.

« VIVRE ET ETRE SULTAN »

En 1909, quand le Sultan Rouge a été destitué, le prince Abed avait tout juste quatre ans. A cet âge, on ne sait pas encore pourquoi ce père qu'on voit très peu est affublé d'un si triste surnom. On ne sait pas non plus que ce père, par son comportement politique, par trente-trois années de règne cruel, sera l'artisan de la décadence de l'empire ottoman. Pour être impartial, il faudrait sans doute dire qu'Abdul-Hamid n'a pas été secondé par les circonstances. Succédant à son frère, Mourad V (lui-même déchu du pouvoir), il doit affron-


Au seuil de son café favori, il hésite : de quoi se composera ce matin son petit déjeuner ?


Il demandera du thé, du labné et du miel, puis une bonne tasse de café.


Après la lecture des journaux de langues française et anglaise, il parcourt sa correspondance.

ter une situation des plus troubles. Au palais et hors du palais, en Turquie et dans l'empire, l'agitation et les intrigues sont la loi. Sultan depuis le 31 août 1876, il se voit contraint — sous la pression des « Jeunes Turcs » — de promulguer une constitution libérale (indivisibilité de l'empire, irresponsabilité du Sultan, institution d'un sénat et d'une Chambre de députés, égalité de tous les sujets devant la loi...). Moins de trois mois plus tard, le chef du parti « Jeune Turc » est renversé par une intrigue de palais. Et le Sultan, radieux, renonce aux mesures libérales et renvoie le parlement. Il ne chantera plus longtemps victoire. Le 24 avril 1877, la guerre éclate entre la Sublime Porte et la Russie. Le choc des deux géants sera effroyable. Vaincue, la Turquie — par le Traité de Berlin signé le 13 juillet 1878 — se verra mutilée. Elle cède à l'empire russe les territoires d'Ardahan, Kars et Batoum ; cède à l'Autriche-Hongrie les provinces de Bosnie et de Herzégovine ; reconnaît l'indépendance du Monténégro, de la Serbie, de la Roumanie... Il faut être réaliste, la sonnette d'alarme est déclenchée. L'empire ottoman commence une lente agonie, coupée de soubresauts cruels. Et Abdul-Hamid II, peut-être traumatisé par cet échec spectaculaire, devient le Sultan Rouge.

Nul n'ignore les exploits d'Abdul-Hamid II. Ils tiennent en plusieurs ouvrages, et nombre d'historiens ont décrit les massacres odieux des Arméniens et le règne de la terreur du régime hamidien. « Vivre et être Sultan », telle était la devise d'Abdul-Hamid d'après Mandelstam. Et l'historien d'ajouter : « *C'est grâce à ce programme que le Sultan sacrifiait tout, et le sang de ses sujets, qu'ils fussent musulmans ou non, et des lambeaux de plus en plus grands des territoires conquis par ses aïeux. Tremblant du matin au soir pour sa vie, cet homme extraordinaire a fait, pendant les trente-trois années de son règne, éprouver à tous ses sujets le sentiment qui constituait le fond de son être : la peur.* »

LE SULTAN SELIM SE FIXE AU LIBAN

Après le Sultan Rouge, l'Histoire avance à grands pas et les vagues de la résurrection ottomane balayent les derniers vestiges de l'ancien régime. En Turquie, la fin de la première guerre mondiale et ses conséquences tragiques pour l'empire sonnent le réveil des consciences. Un grand homme d'Etat surgit, Moustapha Kémal Ataturk. Lucide, intransigeant, courageux, il ramassera les débris de l'empire ottoman pour créer une nation moderne.

Mais l'une des mesures qu'il impose dès 1924 sera l'exil de la famille royale et de la noblesse. Il accorde à l'une vingt-quatre heures pour quitter le pays, et à l'autre une semaine. Rapide exode, qui ne laisse pas beaucoup de temps aux regrets. Cependant, Ataturk avait laissé aux exilés la liberté de choisir le pays-refuge désiré. Nombre d'entre eux ont choisi la France, et nombre d'entre eux le Liban. Certains ont commencé par se rendre au Liban, avant d'aller se fixer en France et en Egypte. Mais parmi ceux qui ont décidé d'habiter nos rivages, se trouvait le visage le plus célèbre de l'empire, Sélim, fils d'Abdul-Hamid, que les Libanais appelleront le « Sultan Sélim ». Longtemps il vivra à Jounieh, tandis que sa sœur Asma s'établira à Sarba. Autour de ces deux « personnalités » graviteront membres de la famille royale et nobles ottomans installés dans notre pays. A sa mort, le « Sultan Sélim » est enterré à Damas, en un lieu pieux. Et bien des Ottomans viendront dormir à ses côtés de leur dernier sommeil, fidèles jusqu'au bout à leur sultan déchu.

Quant à Asma, elle mène actuellement à Istanbul une vie opulente. En effet, à partir de 1950, une loi a permis aux femmes de l'ancienne famille royale (ainsi qu'aux descendants des deux sexes d'une branche féminine), de regagner la Turquie. Ceux-là n'ont aucun droit au trône, et peuvent retrouver leur patrie. Par contre, les princes et leurs fils subissent encore le joug de l'exil. Leur retour risquerait d'éveiller des passions éteintes, et le poids des ans n'a certainement pas ôté de leurs cœurs le rêve, l'ambition de reconquérir un jour le trône de leurs aïeux. Rêve légitime que nul ne saurait blâmer et que les dirigeants turcs semblent apprécier à sa juste mesure.

Voilà pourquoi le prince Abed ne reverra pas le palais de Topkapi. Voilà pourquoi le prince Abed vit à Beyrouth depuis trois ans, et se promène dans les rues de la capitale comme un simple citoyen. Un citoyen


Dans une demeure beyrouthine, l'Emir Soliman Saad el-Dine et M. Kazem Kenaan examinent l'arbre généalogique de la famille.


Le prince Abed, à Istanbul, quand tous les espoirs étaient encore permis.


Abdul-Hamid II au temps de sa splendeur.

qui ne veut plus savoir que son père a fait trembler bien des régions du monde.

« QU'AI-JE A VOIR AVEC LES SOUVENIRS DU PASSE ? »

Mais comment retrouver la trace du prince Abed ? Comment s'attacher à ses pas, lui ôter son masque de discrétion, l'acculer à parler, à se raconter ?

Rue Sadate, dans l'immeuble où on nous affirme qu'il habite, aucun appartement n'est marqué de son nom. Interrogé, le concierge fixe sur nous un regard ahuri.

— Vous dites que le fils du Sultan habite chez nous ? Je n'ai jamais entendu cela. Et puis quel Sultan ? Vous savez bien qu'il n'y en a plus !

C'est un homme d'âge mûr, qui était certainement né au début du siècle. Aussi évoquons-nous l'empire ottoman et le sultan Abdul-Hamid. Cela lui remet immédiatement en mémoire les noms des martyrs libanais autrefois pendus à la place des Canons. Il passe instinctivement sa main sur son cou, et consent à révéler que l'une de ses locataires loue des chambres meublées. C'était la clef du mystère. Le prétendant au trône d'Istanbul occupait une pièce meublée.

Ce point éclairci, la longue attente commence. Le photographe prépare son objectif et guette l'apparition du prince. Les heures se suivent, mais Georges Valof en sera quitte pour attraper des courbatures. Le fils d'Abdul-Hamid n'abandonnera pas son logis.

Le lendemain, coup de théâtre : Un hasard bienveillant nous réservait un de ces coups de théâtre qui vous redonnent confiance dans la vie. Au domicile de l'un des descendants de la famille royale ottomane, notre collègue Anwar Nassar rencontre un sexagénaire au regard aimable, le fils du Sultan Rouge.

— *Je n'aime pas la publicité et l'éclairage dru qu'elle projette sur les êtres. Qu'ai-je à voir avec les souvenirs du passé ? Les souvenirs sont des choses personnelles qui vivent avec la personne ou plutôt dans la personne.*

Cette phrase est familière au prince Abed, et ses intimes la connaissent bien. Il aime à la répéter. Elle lui sert de bouclier, elle l'aide à combattre l'indiscrétion. A analyser son visage, on ne retrouve pas les traits émaciés de son père, la barbe et les moustaches qui laissent entrevoir des lèvres fines, les yeux inquiets, le nez d'aigle. Non, le prince ne ressemble pas au portrait officiel du Sultan Abdul-Hamid II. Il a le teint clair, les joues bien remplies, ses cheveux ont été blonds. Aucune inquiétude ne semble le tenailler, et une légère tendance à l'embonpoint l'atteste.

IL EPOUSERA LA SŒUR DU ROI ZOG

— *Que me voulez-vous ? Je ne m'occupe plus de politique, je n'en parle plus et elle ne m'intéresse plus. Et ma vie privée m'appartient.*

Le prince s'exprime dans un excellent français, langue qu'il possède aussi bien que l'anglais. Par contre, il ne parle pas l'arabe. Puis, il corrige d'un sourire cette phrase un peu sévère, et reprend :

— *Voyez-vous, je déteste la publicité. Voilà la cause de mon inimitié avec les journalistes.*

Pourtant, il finira par conter quelques bribes de sa vie. Quelques bribes arrachées de haute lutte. Nous saurons ainsi qu'en 1924, l'ordre d'exil l'envoie en France après un bref passage au Liban. Le prince, alors âgé de dix-neuf ans, a terminé ses études secondaires. A Paris, il s'inscrit à la faculté de droit et obtient la licence.

— Avez-vous pratiqué la profession d'avocat ?

— *Pas dans le véritable sens du terme.*

Oublions les études juridiques pour en revenir au Sultan Rouge. En 1918, à la mort de son père, le prince Abed avait treize ans. De quoi est mort le Sultan, et quelles circonstances ont entouré les différentes tentatives d'assassinat ? Notre interlocuteur aura une réponse diplomatique :

— *L'Histoire et les écrivains sont plus qualifiés que moi pour décrire ces incidents.*

— A Paris, avez-vous fait de la politique ?

— *J'ai été le chargé d'affaires de l'ambassade d'Albanie jusqu'en 1940. A dater de cette époque, je me suis écarté de la scène politique.*

Si le fils d'Abdul-Hamid assume la fonction de chargé d'affaires de l'ambassade d'Albanie, ce n'est pas sans raison.